

Identité chrétienne et identité européenne Francesco Giorgi

La presse rapporte qu'un député de la Ligue (en Italie, ndt) a présenté une proposition de loi pour rendre obligatoire l'exposition du crucifix dans tous les bureaux publics. Cela arrive au moment où l'on discute, à un niveau plus élevé, de l'opportunité au moins d'insérer dans la charte constitutionnelle de l'Europe une référence explicite au Christianisme.

Mais qu'elle nécessité y aurait-il d'imposer l'exposition d'un tel symbole ou de formuler une telle référence, réduisant ainsi une valeur spirituelle à une valeur juridique, si l'on était certains que l'esprit chrétien formât vraiment l'âme des Italiens et des Européens? Et ne fait-on pas alors appel à l'élément juridique (extérieur) justement parce que l'on ressent, plus ou moins clairement, que la conscience chrétienne a désormais perdu toute vigueur (intérieure)?

Que l'on réfléchisse bien: Le Dieu-Un de l'Islam (Allah) est un Dieu-volonté; aussi comme Dieu-volonté, il est le Dieu-Un des Hébreux (Jhwh); avec la différence que la volonté de ce dernier, en vertu de la médiation formelle d'un intellect davantage autonome, présente une connotation normative et éthique plus marquée (*"Le Dieu de l'Islam - remarque précisément Baget-Bozzo - est différent du Dieu de l'alliance (...) C'est un Dieu qui est seulement écriture, seulement commandement"* — *Il Dio perduto* (Le Dieu perdu) - Mondadori, Milan 1999, p.9).

Eh bien, le dieu des chrétiens n'est pas "Un", mais "Un et Trin". Ce qui signifie qu'il est en même temps un Dieu-volonté (Père), un Dieu-sentiment (Fils) et un Dieu-pensée (Esprit Saint).

À la force (transcendante) d'un "Dieu dans l'inconscient" (dans la volonté), dont parle par exemple Viktor Frankl (Voir *Dio nell'inconscio* (Dieu dans l'inconscient) - Morcelliana, Brescia 1975), devrait donc correspondre, dans le Christianisme, la force (immanente) d'un "Dieu dans le conscient": celle précisément de l'Esprit Saint, dont l'action est rendue possible par l'incarnation et par la médiation du Fils (Qui accueille celui que j'enverrai, - dit de fait le Christ - m'accueille, et qui m'accueille, reçoit celui qui m'a envoyé" - Jean 13, 20).

Selon l'Évangile, l'Esprit Saint est indiqué en fait comme l'Esprit qui "enseignera toute chose", qui "guidera vers toute la vérité" et qui "glorifiera" le Fils.

Pour quelle raison, donc, le Dieu des chrétiens ne vit-il pas, dans le conscient (ou dans la pensée), avec la même force avec laquelle vivent dans l'inconscient (ou dans la volonté), le dieu des Hébreux et le Dieu des Musulmans? Pour la simple raison - n'hésitons pas à répondre - que la pensée appelée à le penser n'est pas vivante: ou bien qu'il n'est pas "Saint", cet Esprit appelé à lui rendre témoignage et à le "glorifier".

L'intellect, pour autant qu'il est bloqué à l'appareil neurosensoriel, est en fait un "esprit profane": ou bien un esprit qui peut rendre témoignage et "glorifier" la réalité sensible, mais non la réalité spirituelle.

"À une augmentation de la puissance de l'identité islamique - regrette Baget-Bozzo - correspond une perte presque totale de l'identité catholique et de l'identité chrétienne devant l'Islam" (*Di fronte all'Islam* (Face à l'Islam) - Marietti, Gênes 2001, p.110). Mais comment pourrait-il en être autrement? Si être "chrétiens" signifie avoir conscience de la réalité spirituelle (et cosmique) du Christ, qu'elle chose peut-on attendre d'une conscience qui ne connaît que la réalité matérielle ou, tout au plus, que celle subjective ou relative de la psyché? D'une conscience qui, puisque ancrée à l'intellect, ne sait rien voir d'autre dans le Christianisme qu'une doctrine, ou une religion comme toutes les autres? En fait, c'est une chose que de conquérir individuellement une expérience vivante, lucide et libre, du divin dans le "conscient" (ou dans la pensée), cela en est une autre que d'accueillir fidéistiquement dans le sentiment un savoir ou un enseignement.

Baget-Bozzo soutient, à titre d'exemple, que le Christianisme "est une ontologie mystique et eschatologique et non une religion" (*Profezia* (Prophétie) Mondadori, Milan 2002, p.9); mais il se dit aussi convaincu que "l'être ne peut pas être défini" (p.24), puisque "l'être, on ne le pense pas, on l'expérimente comme un mystère" (p.25).

Comme on le voit, on ne se rend pas encore compte que l'être, pour autant qu'il ne peut pas "être défini", est le déterminant et que le "mystère" d'un tel déterminant est donc le mystère, non pas de ce qui est pensé (ce qui revient à dire de "l'être mort" ou de "l'état"), mais du pensant (ce qui revient à dire de "l'être vivant").

Si l'on persiste- comme le fait Baget-Bozzo - à laisser l'être "en dehors" du penser et à le traiter comme un pensé (même "mystérieux" et mystiquement expérimentable: c'est-à-dire dans le ressentir), ne persiste-t-on pas aussi, donc, en laissant l'esprit "en dehors" du conscient, de perdre le sens ultime, par cela même, non seulement de la Pentecôte, mais aussi du Dieu trinitaire?

N'est-ce pas ce que dit le Christ [à la Samaritaine, *ndt*]: "Vous adorez des choses que vous ne connaissez pas; nous adorons ce que nous connaissons..." (**Jean, 4, 22**)?

"Le Dieu des chrétiens - se demande justement Bruno Forte - est-il un Dieu chrétien?, et (citant K. Rahner) il poursuit ainsi: "Incontestable est le fait que beaucoup de chrétiens, "malgré leur profession de foi exacte de la Trinité, ne sont quasiment seulement des "monothéistes" dans la pratique de leur vie religieuse. On peut risquer l'affirmation que si l'on devait supprimer, comme fautive, la doctrine de la Trinité, et même si, après une telle intervention une grande partie de la littérature religieuse pouvait rester quasiment inaltérée..., on pourrait avoir le pressentiment que, pour le catéchisme de l'esprit et du cœur (à la différence du catéchisme imprimé) la représentation de l'incarnation de la part du chrétien ne pourrait pas changer du tout, dans le cas où il n'y aurait plus de Trinité" (*Trinità come storia* (Trinité en tant qu'histoire) - Paoline, Milan 1985, p.13).

Que l'on considère, du reste, que ce qui vient d'être dit peut aider à comprendre pourquoi on affirme, dans l'Évangile, que le péché et le blasphème contre l'Esprit ne seront pas pardonnés "ni dans ce siècle, ni dans le siècle futur" (**Math, 12, 31**).

Le cheminement de Dieu vers l'homme va en fait du Père (dans le vouloir), au travers du Fils (dans le ressentir), à l'Esprit Saint (dans le penser), tandis que le cheminement conscient de l'homme vers Dieu (en tant que cheminement de rédemption) va, à l'inverse, de l'Esprit Saint, à travers le Fils, au Père. C'est donc le péché contre l'Esprit Saint (le péché "agnostique" contre "l'esprit de vérité" à empêcher l'homme "d'accueillir" le Fils et de "recevoir", par sa médiation, le Père. Si le péché contre le Père est remis par le Fils, et celui contre le Fils est remis par l'Esprit Saint, il n'y a donc plus personne d'autre ensuite à pouvoir remettre le péché contre ce dernier. On ferait bien de méditer ces choses aujourd'hui, puisque le conflit tragique entre les Israéliens et les Palestiniens a rendu la faiblesse européenne manifeste comme jamais aux yeux de tous. Peu de gens ont révélé, cependant, que cette faiblesse est spirituelle, bien avant d'être politique. Une faiblesse spirituelle qui est une faiblesse de conscience chrétienne et faiblesse de la conscience chrétienne qui est avant tout une faiblesse de la conscience intellectuelle moderne (justement celle-là qui, dans son abstraction, ou dans son "non-être", expérimente l'être "en dehors" du soi). Il n'est pas difficile pour autant d'imaginer que si l'on ne parvient pas à développer d'autres niveaux supérieurs de conscience, le Christianisme et l'Europe finiront tôt ou tard par perdre leur identité entière.

Francesco Giorgi — Rome, 20 mai 2002

Observatorio scientifico spirituale : <http://www.ospi.it/>

(Traduction Daniel Kmiecik)